

Magellan

ZWEIG, Stephan, *Magellan*. Traduit de l'allemand par Alain Hella. (1938). Paris. Livre de poche. 285 pages.

Stephan Zweig (1881-1942) a pratiqué tous les genres littéraires, s'illustrant particulièrement dans l'art de la nouvelle et de l'essai biographique. *Magellan* est sa dernière biographie publiée de son vivant. Elle fut écrite lors de son premier voyage au Brésil, où il s'exilera en 1940, puis se suicidera. Zweig nous confie qu'il a écrit ce livre pour se laver de la honte éprouvée devant l'ennui qui le gagna sur le confortable transatlantique qui le mena à Rio de Janeiro, petit désagrément comparativement aux souffrances des navigateurs de la Renaissance.

L'ouverture du livre est consacrée à la géopolitique du XV^e siècle. En effet, c'est pour briser la domination de Venise et de l'Islam qui se partageaient les formidables bénéfices – au XI^e siècle, le poivre pouvait être vendu au grain tant il avait de valeur- du commerce des épices qui sauva de la fadeur la cuisine nordique, sans compter celui des parfums et d'autres raffinements venus des Hindous, de Perse, de l'Arabie, que les autres puissances européennes, en première ligne le Portugal et l'Espagne, entreprirent de briser par la navigation le monopole des caravanes. Zweig rend un hommage appuyé à Henri le Navigateur (1394-1460), qui jamais ne navigua mais créa les conditions matérielles et financières des grandes navigations, la « découverte » de Madère (1418-1419) et des Açores (1427) constituant des réussites prometteuses; le cap Vert est dépassé en 1444, et après sa mort, le cap Bonne-Espérance est franchi (1488) ouvrant la route des Indes aux commerçants portugais.

Fernão de Magalhães (1480-1521), issu de la petite noblesse, apprend à la cour de Viseu la navigation et l'astronomie avec Martin Behaim (1459-1517), cartographe allemand. Il participe dès 1505 à de nombreuses expéditions, dont la prise de Malacca en 1511. Malgré ses états de service – blessé au combat, il est devenu boiteux-, il ne reçoit ni avancement ni gratifications, et lorsqu'il tente d'intéresser le roi Manoel à son projet de route de l'ouest, il est rejeté. Il consacre alors son temps à l'étude des archives royales et à l'assimilation du savoir du cartographe Rui Faleiro (14??-1523), jusqu'à ce qu'il se sente prêt à faire allégeance à l'Espagne, où le soutien de Charles Quint, malgré toutes les traîtrises, les jalouxies, les coups fourrés venus autant d'Espagnols que de Portugais, lui permet d'équiper cinq navires, dont trois sont sous commandement espagnol, pour un départ le 20 septembre 1419.

Si Magellan est accompagné d'un petit groupe de Portugais, ainsi que de son beau-frère, d'Henrique, son esclave ramené de Malacca qu'il traite en ami et sur lequel il compte comme interprète et d'Antonio Pigafetta (vers 1492-1531), jeune italien passionné de voyage, avide de savoir qui tient le journal de bord, les Espagnols qui composent la majorité de l'équipage lui sont non seulement hostiles, mais ont prévu avant le départ de prendre le commandement à sa place, malgré les génuflexions faites et les bénédictions reçues solennellement. Tout est prétexte à résistance, résistance qui devient mutinerie lorsqu'après Rio de Janeiro, les vaisseaux explorent le long de la côte golfes après golfes sans que l'ouverture vers l'ouest n'apparaissent contrairement aux indications de latitude de Behaim et Faleiro. Malgré le manque de vivres, malgré les tempêtes, malgré le froid glacial, Magellan tient bon. Les Espagnols veulent rebrousser chemin ; disparaît un vaisseau sous leur commandement que Magellan soupçonne à juste titre de retourner en Europe. Et puis, miracle, la côte s'ouvre vers l'ouest, les vaisseaux avancent bientôt sur une mer d'huile – d'où le nom d'océan Pacifique –, remontent vers le nord, et arrivés

aux Philippines, Magellan peut crier victoire, la jonction est faite : la terre est ronde ! Il ne profitera guère son exploit, car il est bêtement tué pour avoir tenté de régler ce qu'il pensait n'être qu'un petit différent avec le roi de l'île ! Mactan, Silapulapu, le 27 avril 1521. Del Cano prend le commandement et ramène ce qui reste de la flotte le 6 septembre 1521, s'attribue la réussite de l'expédition et soutient le capitaine déserteur dans ses mensonges.

Zweig nous donne avec ce livre le très beau portrait d'un homme passionné qu'il oppose à ceux qui ne pensent qu'aux intérêts matériels et dont il reconnaît le caractère sévère, mais souligne sans cesse les magnifiques qualités, la moindre n'étant pas la persévérance. Sa biographie basée sur la relation de Pigafetta a contribué à remettre à la première place Magellan dans l'histoire de la connaissance de la terre.

Citations

« C'est toujours dans les moments critiques qu'on reconnaît le mieux le caractère d'un homme. (...) Chaque fois qu'il y a de graves décisions à prendre Magellan réagit de la même façon : il devient froid et silencieux. Même l'offense la plus grossière ne fait pas briller d'un éclat plus vif ses yeux derrière ses sourcils touffus ni contracter ses nerfs. Il reste tout à fait maître de lui, mais cette froideur glaciale à de pareils moments lui fait voir les choses transparentes comme du cristal ; c'est pendant qu'il est muré dans son silence qu'il calcule le mieux ce qu'il convient de faire. Jamais il n'agit sous l'impulsion de la colère ou de façon précipitée, il se tait longtemps, puis soudain il éclate. » p.154

« Ses plans les plus audacieux sont toujours forgés au feu de la passion, puis trempés dans la froide réflexion ; c'est grâce à ce mélange d'imagination et de prudence qu'il triomphe de tous les dangers. » p.179

« Mais dans l'art de la navigation comme dans d'autres domaines le véritable génie de Magellan c'est une persévérance et une prudence extraordinaire. » p.201

« Ainsi le cercle est fermé : à l'autre bout du monde, sous d'autres cieux, l'Europe s'est heurtée à l'Europe. Jusqu'à présent, dans sa route vers l'ouest, Magellan n'avait trouvé que des territoires inconnus. (...)

Le rêve de Christophe Colomb qui voulait atteindre l'Inde par l'ouest est réalisé par Magellan. (...)

Pigafetta est envoyé à terre en qualité de plénipotentiaire. Bientôt le roi de Sebu se déclare prêt à conclure avec le puissant empereur Charles Quint un pacte d'alliance et d'amitié éternelles. Ce pacte Magellan l'observera avec scrupule. À l'opposé des Cortez et des Pizarro qui lâchent aussitôt leurs troupes sanguinaires, massacrent ou réduisent en esclavage la population, uniquement préoccupés de piller sans pitié et le plus vite possible le pays, ce découvreur plus humain et qui voit beaucoup plus loin n'a en vue qu'une pénétration pacifique. Dès le début il s'est efforcé d'obtenir l'annexion de nouvelles provinces plutôt au moyen de traités d'amitié qu'en recourant à la violence. Rien ne confère plus à la figure de Magellan une supériorité morale sur tous les autres conquérants de son siècle que cette volonté d'humanité. C'était une nature rude, il faisait régner une discipline de fer dans sa flotte et son attitude en face de la mutinerie a montré qu'il ne connaissait ni indulgence ni retenue. Mais s'il a été dur, il faut cependant lui rendre cette justice qu'il n'a jamais été cruel. Aucun des crimes monstrueux qui souillent à tout jamais la mémoire d'un Cortez ou d'un Pizarro ne peut lui être imputé. Aucun de ces parjures auxquels les conquistadors se croyaient autorisés à l'égard des « païens » ne peut lui être reproché. Jusqu'à l'heure de sa mort Magellan a observé strictement et loyalement tout pacte conclu avec les chefs indigènes. Cette honnêteté fut sa meilleure arme, et elle reste son meilleur titre de gloire. » (Magellan pose l'ancre à Sebu, île des Philippines) p.233-235